



# JOURNAL DES DAMES

MEMORIAL  
MUNICIPAL

ET

MADRID DES MODES.



*Ce Journal paroît, avec une Gravure coloriée, tous les cinq jours, le 15 avec deux Gravures, (9 fr. pour trois mois, 18 fr. pour six, et 36 fr. pour un an.) 50 c. de plus par trim.<sup>e</sup> pour l'étranger.*

*En 1802, a été commencée, pour servir de supplément au Journal des Dames, une suite de Gravures coloriées, format in-4<sup>o</sup> oblong, de Meubles, Draperies, Bronzes, Orfèvrerie et Voitures. Ces Gravures paroissent deux à deux. L'abonnement, pour une année, est de 10 francs 50 centimes. port franc. Les Livraisons de l'année 1813, comprendront les N<sup>os</sup>. 367 à 385.*

P A R I S.

Ce 4 Janvier 1813.

On parle déjà dans le monde, d'une comédie en cinq actes, reçue depuis peu de jours au Théâtre-Français; on dit que le talent de l'auteur a réveillé jusqu'à la paresse des comédiens, et que, chose incroyable, l'ouvrage sera joué dans la même année qu'il a été reçu; on dit que la pièce offre un tableau parfait des mœurs du jour; on vante le style et la versification de cette comédie; on cite avec éloge le choix du sujet: voilà les on dit qu'on répète partout; nous ne sommes ici que des échos: un journaliste ne doit parler d'une pièce que lorsqu'elle a été jouée, et nous affirmerons alors avec plaisir ce que nous ne faisons qu'annoncer aujourd'hui d'après le bruit public.

Autrefois on proportionnoit ses cadeaux à l'âge de la personne à qui on les destinoit: on donnoit des bagatelles aux enfans, des objets durables aux individus qui étoient dans l'âge de raison; aujourd'hui on traite les enfans comme de grandes personnes, et les grandes personnes comme des enfans: des pierres précieuses, des diamans, des étoffes riches et pesantes étoient les présens qu'un mari offroit à sa femme; ces étoffes, ces pierres duroient longtems; chaque fois que Madame les mettoit, elle se rappeloit l'époque à laquelle son mari lui en avoit fait hommage, et la durée de ces objets contribuoit à perpétuer le souvenir et la reconnoissance: aujourd'hui, le souvenir comme le cadeau s'éclipse en un jour; une robe ne dure pas plus qu'un joujou; le lendemain il n'en est plus ques-

tion. Le mari qui traite donc, au premier jour de l'an, sa femme comme un enfant, n'a pas tant de tort, il s'accommode aux mœurs de son siècle, il donne des colifichets parce qu'on n'estime que cela; il est inexcusable seulement lorsqu'il fait une grande dépense pour de petits objets, lorsqu'il achète aussi cher des bagatelles que des choses de prix; et c'est ce qui arrive trop souvent.



Il devrait y avoir un jour dans l'année consacré aux aumônes, comme il y en a un pour les présens; mais en général, on est facile quand il s'agit de donner à ceux qui n'en ont pas besoin: et l'on est dur lorsqu'il faut secourir les malheureux!

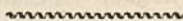


Gavaudan est indisposé, Madame Duret est souffrante, Martin est malade. Dans tout cela, ce qu'il y a de plus malade, c'est la société des comédiens du Théâtre-Feydeau. Donnant peu de pièces nouvelles, réduite à son ancien répertoire, et à la veille de perdre Elleviou, comment regagnera-t-elle la faveur publique, comment se relevera-t-elle de l'espèce de discrédit où elle est prête à tomber?... Comment? En redoublant d'efforts et de zèle, en montant des nouveautés, en variant son répertoire. Il faut alimenter la curiosité du public, si l'on veut que le public alimente la caisse du théâtre. C'est là le secret.... de la comédie.



On fait des raisonnemens à perte de vue pour rechercher la cause du peu de sensation que produit, relativement aux tems passés, le renouvellement de l'année; l'explication de ce prétendu phénomène me paroît toute simple; autrefois, il n'étoit question de cadeaux qu'au premier jour de l'an; aujourd'hui un père ne passe pas de jour sans donner à ses enfans; un mari étudie à chaque instant ce qu'il pourra offrir de nouveau à sa femme: ainsi, le premier jour de l'an ressemble à tous les jours de l'année.

LE CENTYEUX.



### MAUDIT CORNET!

Parmi les raretés qu'un de mes ayeux rapporta du Caire, où il avoit vécu long-tems avec le consul Maillet, je trouvai dernièrement un cornet fait à peu près comme ceux dont se servent les bergers. A force de souffler, j'en chassai un petit papier écrit en caractères arabes que je déchiffrai à l'aide de l'excellente Grammaire de M. de Sacy. Je lus ces mots: *Acoustique. Ne fait entendre que la vérité. Ignorer vaut mieux que savoir. Ne pas s'en servir.*

La curiosité l'emporta. Essayons , me dis-je à moi-même : voici le jour de l'an ; le moment est favorable ; on sait que j'ai l'oreille dure ; mon cornet ne surprendra personne.

La première visite que je reçus fut celle d'un neveu à la mode de Bretagne , à qui je destine ma succession. Je fus embrassé avec une cordialité très-expressive ; il m'étouffoit. Quand je le vis commencer son compliment , vite mon cornet. J'entendis : *oncle éternel ! mes créanciers attendent.*

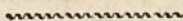
Vint ensuite un débiteur à qui j'ai prêté à fond perdu 40,000 francs pour une opération de finances , qui lui a valu 100,000 francs de rente. Après m'avoir accablé de révérences , il passa aux complimens que mon cornet traduisit ainsi : *Le service est oublié ; je ne sens que le fardeau de la rente.*

Lui parti , j'entrai chez mon vieux voisin qui cajoloit sa jeune et jolie femme. *Combien je t'aime !* disoit-elle tout haut. Tandis qu'à l'aide de mon cornet , j'entendois : *Que je déteste le jour où je te donnai ma foi ! ma pauvreté fit le succès de ta demande ; je sèche , je languis , je meurs d'ennui.*

Quelques amis me souhaitèrent franchement des jours nombreux et fortunés. Mon cornet ajouta seulement : *Compte que tes bons dîners et tes excellens vins nous attachent à toi pour la vie.*

Je courus chez ma belle , ma tourterelle qui m'aimoit plus que ses yeux , et je lui portai pour ses étrennes mon portrait entouré de brillans. *Qu'ils sont beaux !* s'écria-t-elle ! *Qu'il est laid !* me redit mon cornet véridique. Maudit cornet !

\*\*\*



*A Mademoiselle Bigotini , de l'Académie Impériale de Musique , dans le rôle de Psyché.*

Qu'il te sied bien de nous peindre Psyché,  
Bigotini ! c'est un droit d'héritage ;

Et son triomphe est attaché  
A tes attraits comme à ton âge.

Voilà bien cette taille aux contours onduleux ,

Qu'entre dix doigts voluptueux

L'Amour adolescent emprisonnoit sans peine.

Voilà ses traits chéris , voilà ses beaux cheveux ,

Dont une simple fleur enrichissoit l'ébène.

Voilà son air doux , enfantin ,

C'est bien cette bouche mi-close ,

Que l'abeille indécise en cherchant son butin ,

Plus d'une fois prit pour la rose.

C'est sa crainte , c'est sa candeur ,

C'est son amoureuse pudeur ,

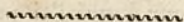
Quand éperdue et hors d'haleine ,

Elle dévoile son ardeur

Au jeune dieu qui respirant à peine ,

Vers l'autel du plaisir timidement l'entraîne.  
 De ce tableau naïf, qui ne seroit touché !  
 Qui de Bigotini distingueroit Psyché.  
 L'Amour à tes genoux n'en est que plus fidèle ;  
 Et par tes yeux charmans blessé d'un nouveau trait ;  
 Il languit , il soupire .... Et ravi du portrait ,  
 Se croit encor dans les bras du modèle.

DU PUY DES ISLETS.



Le vertueux Kerkabon, celui des trois amis de David Fréeman dont nous avons le moins parlé, portoit sur son sein le portrait d'une belle femme ; on l'aperçut , et le vieux gentilhomme Breton fut invité à raconter l'histoire de sa jeunesse. Cette histoire occupe quarante-neuf pages du *Glaneur* ; (1) et ce ne sont pas les moins intéressantes , nous allons en faire l'analyse.

La distribution des prix est une grande époque dans les collèges. Kerkabon avoit seize ans , et étudioit à celui de Nantes. Supposez le jour solennel arrivé. Le hasard le plaça près d'une jeune fille qu'il entendit nommer Mathilde. Elle paroissoit âgée de quatorze ans. Pour la première fois Kerkabon éprouva l'influence de la beauté. Mathilde n'avoit point de programme ; le jeune homme lui présenta le sien d'une main tremblante , et il fut accepté.

C'étoit au bruit des fanfares que les vainqueurs recevoient les prix ; un des camarades de Kerkabon , nommé Albert , eut le bonheur d'en remporter cinq. Que la sœur de ce jeune homme doit être heureuse , dit Mathilde à sa mère ! C'en fut assez pour faire de Kerkabon , écolier paresseux , un jeune homme fort appliqué. Toute l'année , il eut pour stimulant le suffrage de Mathilde.

Le jour de la distribution des prix arriva , et Mathilde sembla reconnoître l'écolier qui , depuis un an , dirigeoit vers elle toutes ses pensées. Que l'on juge de la situation de ce jeune homme : les noms des vainqueurs furent proclamés et le sien n'étoit pas du nombre. Ses larmes coulèrent , et Mathilde s'en aperçut. « Consolerez-vous , lui dit-elle à voix basse , la fortune trahit souvent le mérite , et les succès de l'esprit ne valent pas les qualités du cœur. » Elle tenoit à sa main une rose blanche , qu'elle lui offrit , en disant : « Vos rivaux emportent les lauriers , il faut vous contenter de cette fleur. » Albert , en passant avec ses nombreuses couronnes , marchoit la tête haute et sembloit narguer ses rivaux , mais Kerkabon avoit placé la rose blanche sur son cœur , et l'envie ne pouvoit y entrer.

(1) Ou *Essais de Nicolas Fréeman* , recueillis et publiés par M. A. Jay. Un volume in-8°. de 416 pages ; prix , 6 francs , à Paris , chez Cérioux jeune , libraire , quai Malaquais , n°. 15 ; d'Argent , libraire , rue de l'Odéon , n°. 34 ; et Lenormant , imprimeur-Libraire , rue de Seine , n. 8.

Sa rhétorique étoit finie ; il embrassa la profession des armes où ses ancêtres s'étoient distingués. Un oncle obtint pour lui le grade de capitaine de dragons, et il alla joindre son régiment à Lille. Dans la même garnison se trouvoit le chevalier de Lauris, colonel de Royal-Piémont. Ces deux jeunes gens devinrent amis intimes, et au bout de trois ans, Kerkabon apprit que le chevalier étoit né aux environs de Nantes, dans un château situé sur les bords de la Loire. Il fut projeté d'y aller passer les vacances, et les deux officiers obtinrent un congé de semestre.

Le souvenir de Mathilde ne s'étoit point affoibli dans l'esprit de Kerkabon, et l'espérance de la rencontrer encore une fois eut autant de part à la détermination du voyage que le désir de revoir son pays natal. Kerkabon fut reçu au château de Lauris comme un ami de la maison. A peine étoit-il assis dans le salon, qu'il vit entrer Mathilde, Mathilde elle-même, donnant le bras à Albert. Mathilde étoit la sœur du chevalier de Lauris.

La taille de Kerkabon s'étoit développée, l'habitude des exercices militaires lui avoit donné de l'assurance ; il ne fut pas reconnu. Il aimoit Mathilde, et dès le lendemain de son arrivée, il s'aperçut qu'Albert étoit un rival redoutable.

Cependant Mathilde avoit une idée confuse qu'elle avoit vu Kerkabon. « Il est vrai, lui dit celui-ci, nous nous sommes rencontrés ; et ce n'est point une idée confuse, c'est un souvenir bien vif qui me rappelle cet heureux moment. Vous souvenez-vous de ce timide écolier dont vous avez consolé la douleur ? — Quoi, c'est vous, dit Mathilde, avec un sourire ; j'espère que la fleur que je vous offris vous a porté bonheur ! »

A peine ces dernières paroles étoient-elles achevées que le comte de Lauris arriva. Très-dérégé dans sa jeunesse, il avoit dissipé une grande partie du patrimoine de ses pères ; Albert, fils unique d'un riche propriétaire de St.-Domingue, étoit un gendre qui lui convenoit, et la main de Mathilde lui étoit promise.

Plutôt que de porter le trouble dans la famille d'un homme qui l'avoit reçu comme un fils, Kerkabon prit la résolution de s'éloigner. « Mathilde, se disoit-il, ignore la vive impression qu'elle a faite sur mon cœur ; elle pourra vivre heureuse avec Albert qui, malgré quelques travers, est peut-être un homme estimable. »

Dès le lendemain, il partit avant le jour. Trois semaines après son arrivée à Lille, une lettre du chevalier lui apprit la nouvelle du mariage de Mathilde.

Kerkabon, devenu héritier d'un oncle très-riche, quitta le service et parcourut successivement les grands Etats de l'Europe. A son retour en France, la révolution commençoit ; il résolut d'aller attendre dans le Nouveau-Monde que le calme se rétablît et partit pour les Etats-Unis.

Il arriva en 1790, à Philadelphie. Le souvenir de Mathilde l'avoit accompagné. Nouvelles courses pour se distraire. Con vaincu par l'expérience qu'une vie errante ne faisoit aucune diversion à sa douleur secrète, il se fixa à Boston. La fille d'une voisine, enfant de quatre ans, fut devant lui appelée Mathilde. Mathilde ! pourquoi ce nom , demanda-t-il à la mère ? « — C'est celui de sa marraine, Mathilde Albert. — Connoitriez-vous cette dame ? — Hélas ! elle est peut-être plus à plaindre que je ne le suis moi-même. Nous nous sommes embarquées à Nantes sur le même vaisseau , et nous avons débarqué ensemble à New-Yorck. Nous suivions toutes deux nos maris dans cette terre étrangère. J'étois alors enceinte de cette enfant ; et trois semaines après notre arrivée, je la mis au monde. M.<sup>me</sup> Albert voulut bien être sa marraine, et lui donna le nom de Mathilde. Ce nom doit lui porter bonheur, car c'est celui d'un ange. — Mathilde ! où est-elle ? que fait-elle ? où pourrois-je la rencontrer ? — Je ne sais, répondit la voisine : lorsque je fus rétablie de mes couches, mon mari, toujours flatté de l'espérance de revoir sa patrie, et voulant économiser le peu de ressources qui nous restoient, m'emmena dans cette partie de l'Amérique, où tout est moins cher que dans l'Etat de New-Yorck. Depuis ce temps, je n'ai plus entendu parler de mon amie. Elle ne me paroissoit pas très-heureuse. L'humeur sombre de son époux étoit encore aigrie par le malheur, et j'ai cru m'apercevoir qu'elle cherchoit souvent à me cacher les larmes dont ses yeux étoient obscurcis. »

Kerkabon partit le lendemain pour New-Yorck. Ses premières démarches furent infructueuses. Le nom d'Albert étoit inconnu. Il désespéroit de revoir Mathilde lorsqu'un jour, se trouvant dans une église catholique, il apperçut une femme ensevelie dans un recueillement religieux. C'étoit Mathilde, mais pâle, défaite. Au sortir de l'église, Kerkabon la pria de s'appuyer sur son bras. « Pourquoi votre époux vous laisse-t-il sortir seule dans cet état de faiblesse ? — Mon époux n'est plus auprès de moi. — Albert est mort ? — Non, le cruel m'a abandonnée, et la Providence est mon unique recours. »

Mathilde vivoit du travail de ses mains. Tourmenté du désir de jouer un rôle, son mari, dès le commencement de la révolution, s'étoit rangé sous la bannière des mécontents. D'abord fêté, puis proscrit, il avoit été obligé de prendre la fuite. Arrivé en Amérique avec les débris de sa fortune, il avoit acheté une petite ferme ; mais un bonheur tranquille ne pouvoit le satisfaire qu'un insant ; il se mit en tête de trafiquer, vendit sa ferme et changea de nom. Le résultat fut une ruine totale et très-prompte.

Albert avoit quitté Mathilde, et par cette désertion, il avoit mérité de perdre tous ses droits sur elle. Puis, un divorce, dans ce pays, étoit facile à obtenir. Kerkabon dut penser à

réunir son sort à celui d'une femme que la Providence sembloit lui avoir réservée. Mais la santé de Mathilde étoit inquiétante; elle-même ne se dissimuloit pas les progrès de sa maladie de poitrine. La fièvre ne la quittoit plus, la toux augmentoit; elle maigrissoit à vue d'œil, enfin il ne lui fut plus possible de marcher, et elle entra dans son lit d'où elle ne devoit sortir que pour être portée au tombeau. Jour et nuit Kerkabon veilloit près d'elle, et ce fut dans ses bras qu'elle rendit le dernier soupir.

On trouva parmi ses papiers un paquet à l'adresse de Kerkabon; il contenoit une lettre et le portrait qui a été l'occasion de ce récit. La lettre étoit ainsi conçue :

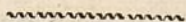
« Je n'ignore pas, en traçant ces caractères, que j'approche du moment terrible où il faudra me séparer de vous pour jamais, ô le meilleur des hommes! seul ami que j'ai trouvé sur la terre. Je sais que vous me regretterez; car je connois depuis longtems vos sentimens secrets; et je veux du moins, avant de mourir, vous révéler les miens. Peut-être sera-ce une consolation pour vous d'apprendre que mon cœur avoit deviné le vôtre dès l'instant où vous arrivâtes au château de Lauris. Vous m'avez aimée, et vous avez été aimé de Mathilde. Vous seul auriez pu faire mon bonheur. Le ciel en a décidé autrement. J'ai dû obéir à la volonté inflexible de mon père. J'ai dû me sacrifier pour lui; mais si j'eusse été maîtresse de mon sort, je n'aurois jamais eu d'autre ami, d'autre époux, d'autre amant que vous.

L'offense peut-être le ciel en vous dévoilant ainsi mes sentimens. Ce qui me rassure, c'est que vous n'ouvrirez cette lettre que lorsque je ne serai plus au pouvoir des hommes. C'est Mathilde au tombeau qui vous déclare son amour.

Répandez sur moi quelques larmes; mais ne vous livrez pas à une douleur excessive! Rappelez votre courage; songez que vous avez encore des devoirs à remplir, des bienfaits à répandre, des malheureux à consoler.....

Si jamais vous revoyez mon frère, racontez-lui mes malheurs, et dites-lui que j'ai toujours eu pour lui l'affection d'une sœur. Adieu, mon ami; nous nous reverrons sans doute dans un monde moins agité que celui où nous avons vécu. Recevez les derniers adieux de Mathilde, et pensez quelquefois à elle en considérant son portrait, seul gage qu'elle puisse vous laisser de sa reconnaissance et de son amour.

MATHILDE. »



Hier j'entrois aux Français, en même temps que M.<sup>me</sup> de B\*\*. Elle avoit un casque, c'est tout simple. Mais la visière de ce

casque étoit baissée tellement que la pauvre dame n'y voyoit goutte. Elle alloit se heurter contre les colonnes. Je m'avançai, je lui offris la main, je la conduisis à sa loge, et tout s'y passa le mieux du monde. Son mari arriva un quart-d'heure après. Ses cheveux étoient tournés, gaufrés, crépés, relevés en pointes sur le devant. Je ne pus me dispenser de lui adresser mon compliment sur sa coëffure. Il prit la plaisanterie de fort bonne grâce. Je saluai et partis, bénissant l'artiste créateur de cette double mode : des casques qui aveuglent nos beautés, et des *cheveux en l'air* pour les maris.

M. DE BONNE AVENTURE.

MODES.

Le blanc et le rose sont les couleurs qui dominent chez les marchandes de modes ; et les fleurs qu'elles emploient le plus souvent, sont des roses, épanouies ou en boutons. On voit moins de plumes grises que de coutume. Les plumes à la mode sont des plumes blanches, plates et lisses. On recommence à mettre des plumes blanches sur du velours noir. Les liserés sont devenus rares ; il y a cependant quelques liserés ponceau, ou plutôt quelques torsades de velours ponceau sur des toques de satin blanc. On a fait ces jours derniers beaucoup de toques à calote ronde : une large bande d'étoffe tordue en faisoit le tour, ou tour et demi ; et le bout de la torsade se déployoit en éventail, sur le devant, ou sur un des côtés de la toque.

Quelques marchands de corbeilles d'étrennes avoient des écrans brodés ; cette nouveauté a été parfaitement accueillie.

A la feuille de ce jour est jointe la Gravure 1281.

Nous avons oublié de dire, le 31 décembre, que l'*Incroyable*, n°. 14, étoit en vente.

*Tout ce qui est relatif à ce Journal, doit être adressé, port franc, à M. La Mésangère, rue Montmartre, N°. 183, près le boulevard, à côté du café. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup>. ou du 15.*